

Santiago, source jaillissante de la culture populaire cubaine



La cathédrale de Santiago de Cuba

Je me souviens. C'était en mars 2008, et je préparais mon premier voyage à Cuba. Je ne savais absolument rien de cette île, de sa géographie et de sa culture. Mais, en regardant une photo de la cathédrale de Santiago de Cuba accrochée au mur de l'agence de voyages, je m'étais dit : « C'est là que je veux aller, pas à La Havane. C'est aussi une grande ville où l'on doit trouver plein de musique, et elle doit être moins touristique que la capitale ».



La foule se précipite pour aller voir passer la Conga de Los Hoyos

Le voyageur, qui n'avait pas sans doute de « package » disponible sur Santiago, me convainquit finalement de partir pour La Havane, ville dont je garde d'ailleurs des souvenirs très forts. Mais, fondamentalement, mon premier réflexe était le bon. Lorsqu'après un délai de deux ans et demie imputable pour l'essentiel à un calendrier professionnel très chargé, je débarquai enfin à la gare routière de Santiago, j'y trouvai en fait à peu près ce que je j'avais imaginé de cette ville, sans encore ne rien en connaître : une culture populaire d'une incroyable vitalité ; des vieux quartiers pleins de charme ; une nonchalance et une gentillesse méridionales ; beaucoup de misère aussi.



Scène de rue de Santiago, en face de ma fenêtre

Les gens de La Havane et ceux de Santiago ne s'aiment pas beaucoup. Il existe en effet entre ces deux villes un contentieux alimenté par une vieille rivalité pour le rôle de capitale politique et religieuse de l'île, et aussi par une différence de mentalités qui rappelle beaucoup celle qui sépare Paris et Marseille. Les Havanais considèrent les Santiagueros comme des paresseux assistés et vaguement filous, tandis que les Santiagueros reprochent aux habitants de la Capitale leur attitude méprisante ainsi que leur impérialisme politique et économique. Les deux villes sont de plus en rivalité larvée pour l'accueil des touristes, seule source de devises fortes pour les habitants de l'île – une compétition que jusqu'ici La Havane a remporté haut la main. Mais Santiago n'est pas non plus dépourvue d'atouts, qui constituent autant de sources d'appréhension pour les habitants de la Capitale vivant du tourisme.



Défilé de la Fête du Feu à Santiago



Traversée d'une rivière en bus dans le centre de Cuba

Ceci explique pourquoi mes amis Havanais, en apprenant que j'allais passer plusieurs semaines à Santiago, m'avaient submergé de mises en garde : cette ville était sale, misérable, remplie de mendiants, de voleurs et de jineteras. J'allais être contaminé, agressé, volé, trompé, escroqué. C'est donc empli d'appréhensions qu'un matin de la fin septembre 2010, je sortis du bus Viazul avec lequel j'avais voyagé pendant la nuit depuis la Capitale. Un voyage dont j'avais longtemps rêvé, certes un tout petit peu inconfortable, mais qui m'avait permis de traverser comme par magie toute l'île en une seule nuit.



Mon prof de Salsa Rafael et sa voisine en "travail collectif volontaire"

Mais les premiers Santiagueros que je rencontrais furent tous très polis, honnêtes et accueillants avec moi. Le chauffeur du taxi qui me conduisit chez ma logeuse me demanda exactement le prix que je savais être en vigueur, sans chercher à profiter de ma possible ignorance. Arrivé dans la rue où j'allais résider, et ayant trouvé porte close devant ma nouvelle maison (nous étions de très bon matin), je fus chaleureusement accueilli par une voisine qui m'offrit un café en attendant que mes hôtes se réveillent.

J'ai déjà évoqué le charme de Santiago dans de nombreux articles de mon site web (voir références en annexe). Mais la ville est aussi une source vivante dont coule, en flots abondants, l'immense talent de la culture populaire cubaine. C'est enfin un endroit très pauvre, dont les habitants sont confrontés à des conditions de vie très difficiles.



Vue de Santiago depuis les "balcons de Velasquez"

Santiago, c'est d'abord un port situé au fond d'une baie étroite,



Une ruelle dans la vieille ville, à deux pas de chez moi

entouré de montagnes verdoyantes ; c'est ensuite une ville construite sur un moutonnement de collines et de valons, avec des rues en pente parfois très raide et des points de vue souvent superbes sur la nature environnante.

Le centre historique s'étire entre la place Cespedès – cœur battant de la ville, de son histoire et de sa musique - et le port. On trouve là de vieux quartiers – Alameda, Padre Pico - pleins de poésie, avec leurs rues étroites où les automobiles sont si rares que



Cumparsas d'enfants dans les rues de la vieille ville

les enfants jouent en permanence sur la chaussée. On y marche le long d'un alignement de petites maisons basses surmontées par de grandes terrasses, et dont certaines, notamment dans le quartier de Tivoli, sont les restes un peu décaties de magnifiques villas du XIXème, voire du XVIIIème siècle. Partout, dans les cours, les jardins, les ruelles, les allées, les placettes, jaillissent de magnifiques arbres tropicaux.



Défilé de carnaval sur l'avenue Garzon

En se déplaçant vers l'est de la ville, on marche d'abord dans la rue Enramada, la principale artère commerçante, pour déboucher sur la Plaza de Marte. Celle-ci, avec son jardin à colonnades au charme désuet, fait irrésistiblement penser à une petite ville espagnole de province un peu somnolente de la fin du XIXème siècle. On remonte ensuite la grande avenue Garzon, où se déroulent les défilés de carnaval. On débouche enfin sur le quartier élégant de Vista Alegre avec ses larges avenues arborées et ses anciennes maisons de maître aujourd'hui transformées en administrations ou en musées.



Passage de la Conga dans le quartier de Los Hoyos

En se dirigeant vers le nord, derrière le port et le quartier de Los Hoyos, on arrive, après avoir longé la gare et les usines Bacardi, dans les faubourgs pauvres de Distrito Marti et de Nuevo Vista Alegre, à la lisière de l'agglomération. Eux aussi sont perdus dans la verdure, mais qui prend déjà ici des allures de campagne.

Vers le sud, derrière la grande avenue de la Trocha, second haut lieu du carnaval, on peut parcourir d'autres quartiers populaires : les collines de Chicharones, Reparto Vista Hermosa, Reparto Van Van...



Le quartier de Chicharones

Mais de toutes manières, tout à Santiago est « populaire » et « pauvre », ou presque... Partout, c'est un grouillement d'humanité vivant une grande partie de la journée dans la rue : gamins jouant au base-ball au milieu des chaussées défoncées, petits vendeurs ambulants vantant leur marchandise, jeunes mamans allaitant leur bébé, joueurs d'échec sur le pas de leur porte, écolières en uniforme mauve et blanc, ménagères se rendant aux courses...



Défilé de la Fête du Feu dans la vieille ville

Le vacarme est continu : conversations et disputes entre voisins, cris d'animaux (chiens, chats, coqs, poules, chevaux, chèvres, une véritable ménagerie, sans compter les oiseaux en liberté), moteurs de camions, freins de voitures, klaxons de motos, coups de marteau, grincements de scies et de perceuses, pregones des marchands ambulants... Et, de ce chaos sonore, émerge comme Ochun sortant des eaux, la magnifique musique populaire cubaine, si omniprésente dans la ville : Salsa et Timba déferlant en puissantes vagues sonores de la radio et de la télévision, orchestres de Son et de Rumba jouant dans les lieux de

loisir, Congas et Cumparsas de passage dans les rues...

Il y a aussi les fêtes : Festival des Caraïbes, Fête du Feu, et bien sur Carnaval, qui donnent lieu dans les différentes parties de la ville à toutes sortes de défilés costumés et dansés en musique, parfois préparés pendant de longs mois, avec le plus grand soin, par les santiagueros. Et tous les petits orchestres, les chanteurs et les guitaristes des rues, les orgues de barbarie.... Sans oublier les fêtes « privées », organisées par les habitants -



Percussionniste de l'orchestre « Bisset Son »

parfois sur leur terrasse, et parfois sur le pas de leur porte, pour en faire profiter les voisins. Anniversaires, mariages, départs, arrivées, tous les prétextes sont bons pour se retrouver, rire, boire et danser.



Fête chez mon hôtesse Maritza

Bref, Santiago de Cuba est une ville pleine de chaleur humaine et de vie. Mais c'est aussi – et c'est sans doute sa caractéristique principale – un lieu dont jaillit, un peu comme par magie, le talent artistique du peuple cubain. Un jour, mon ami Flecha m'avait dit, à propos de Guanabacoa, quartier populaire de l'est de La Havane : « Là-bas, tu retournes une pierre, et tu trouves un musicien dessous ». Cette boutade me semble s'appliquer également à Santiago, dans différents acceptions.



Rue Padre Pico, lieu des amours de jeunesse malheureuses de Compay Segundo (vue depuis Tivoli)

Tout d'abord, sous chaque pierre, on trouve un souvenir. Faire une excursion dans la ville de Santiago, c'est aussi prendre un cours d'histoire de la musique cubaine, tant les traces des artistes et de leur œuvre sont présentes à chaque pas. Ici, c'est la maison natale de Sindo Garay. Ici vivait Macusa, la femme qui trahit Compay Segundo, lui inspirant l'un de ses chef-d'œuvre (c'était d'ailleurs tout près de là où j'habitais). Ici se trouvait la maison où Pepe Sanchez chanta pour la première fois le Boléro *Tristeza*. Ici vivait Eliades Ochoa quand il était gamin. Et ainsi de suite...

Et puis, il y a aussi les paroles des chansons, tout particulièrement des Sones. Les petites filles naïves, les jolies femmes un tantinet aguicheuses, les musiciens des rues, les séducteurs un peu voyous, les vendeurs ambulants qui sont évoqués dans les chansons du trio Matamoros ou de Níco Saquito semblent se promener aujourd'hui encore dans les rues de la ville : normal, puisqu'ils sont en général inspirés de personnages réels – grands-parents ou arrière-grands parents de ses habitants actuels.



Trois charmantes voisines dont Sindo Garay serait sûrement tombé amoureux



Musiciens et danseurs au patio de Los Dos Abuelos

Nous touchons d'ailleurs ici à l'un des secrets de cette prolifération artistique. A Santiago, l'art n'est pas élitiste ni élitiste, transmis par un enseignement académique, pratiqué par des professionnels orgueilleux de leur supériorité sur le reste du monde. La musique est partout, par tous et pour tous. Sous chaque pierre, on trouve, non seulement un souvenir, mais aussi un musicien ou un danseur bien vivant. Et cette pratique populaire massive, spontanée, constitue l'un des principaux terreaux permettant l'épanouissement de la créativité musicale de Santiago.

L'intensité de la pratique « amateur » est en effet incroyable : dans chaque famille, on trouve pratiquement plusieurs danseurs et musiciens aficionados, dont beaucoup ont atteint un excellent niveau. L'une des originalités de Santiago – comme d'ailleurs de tout Cuba, mais de manière plus marquée ici – réside d'ailleurs dans la puissance de ce canal de transmission familial. Un fait illustré par l'existence de véritables



L'orchestre Familia Varela Miranda à la Casa de la Trova

dynasties d'artistes professionnels, comme par exemple la famille Varela Miranda : trois, voire quatre générations d'interprètes – tout dépend de la manière dont on fait les comptes – coexistent aujourd'hui au sein de cet orchestre.



Spectacle de danse amateur au centre culturel José Manuel Poveda

Cette pratique populaire trouve aussi un relai institutionnel. Dans chaque quartier, existent un ou plusieurs centres culturels ouverts à tous les habitants, où ceux-ci viennent prendre des cours et préparer des spectacles. Les très nombreuses écoles d'art présentes dans la ville fournissent par ailleurs un complément indispensable de formation technique aux futurs professionnels et cimentent la qualité académique des artistes.



Préparation du carnaval dans un « Foco cultural » du quartier de Los Hoyos

En conséquence, l'offre artistique est extrêmement abondante à tous les niveaux : amateurs totalement empiriques ou ayant suivi les cours d'une école de quartier, professionnels diplômés d'une école d'instituteurs d'arts sans avoir pour autant l'étoffe d'un grand interprète, artistes au talent et aux qualités techniques exceptionnelles formés dans des institutions prestigieuses ... Et ces catégories ne sont pas clairement distinctes, mais forment plutôt une sorte de continuum. Tous les aficionados, quel que soit leur niveau, se fréquentent et jouent ensemble dans une atmosphère bon enfant – parce qu'ils sont originaires du même quartier, parce qu'ils appartiennent à la même famille, parce qu'il qu'ils ont fréquenté la même école, ou bien simplement parce qu'ils sont voisins et qu'il y a ce soir-là une fête dans leur rue.



Peña de bolero en petit comité à la casa de la Trova



Rumba avec Le groupe Kokoye au club Las Claqueta : tout le monde peut venir danser sur scène

Cette multiplicité des possibilités d'expression musicale – dans la rue, dans les maisons privées, dans les cafés et les restaurants, dans les théâtres et les salles de concert – constitue l'humus dans lequel s'enracine le talent des artistes professionnels. Ceux-ci sont en effet à Santiago « comme des poissons dans l'eau » : ils peuvent jouer ou danser souvent, partout, avec beaucoup d'autres camarades, dans un climat d'émulation généralisée. En osmose avec le reste de la population dont ils contribuent à exprimer l'âme profonde, ils trouvent dans cette situation des sources d'inspirations – personnages, anecdotes, mélodies entendues –, ainsi que des occasions quasi-quotidiennes de rencontrer un public sensible à leur art.

Voilà pourquoi l'idée d'une pratique artistique élitiste, réservée à de petits cénacles de spécialistes, est profondément étrangère à l'esprit Santiaguero, où les artistes professionnels ne font finalement qu'exprimer de manière un peu plus habile la sensibilité de ceux qui les entourent : voisins, amis, famille, clients du café d'à côté, etc. D'où une forme de spontanéité modeste dans leur pratique qui constitue l'une des caractéristiques les plus sympathiques et les plus attrayantes de la ville.



Concert gratuit sur la place Cespedes



Orchestre de son à l'hôtel Casa Grande

Cette situation est aussi à l'origine d'une spécificité très visible de Santiago, remarquée par tous les visiteurs : l'omniprésence de la musique et de la danse, dans tous les lieux et à toutes les heures de la journée. De fait, le touriste de passage à Santiago n'a que l'embarras du choix pour assister à toutes sortes de concerts, peñas, bals (la distinction bal-concerts est d'ailleurs ici un peu théorique tant la danse est intrinsèquement associée à la musique).



Musique et danse à la casa de la Trova

L'abondance de cette offre est encore renforcée par la politique culturelle du gouvernement cubain et des autorités provinciales. Ceux-ci, désireux de promouvoir la culture populaire – et, plus récemment de renforcer l'attractivité touristique de la ville – gèrent à Santiago de très nombreux lieux de musique et de danse traditionnels ou destinés à accueillir des formations au style plus moderne.



Orchestre Las perlas del Son au Patio de los Dos Abuelos

Casa Artex, Casa de las Tradiciones de Tivoli, Casa del Son, Casa de la Musica, Casa del Coro Madrigalista, Casa de la Trova, Patio de Los Dos Abuelos, Las Claqueta, Hôtel Casa Grande, Casa de Los Caribes : tous ces lieux, dont beaucoup sont concentrés entre la place Cespedès et la place de Marte, évoquent pour moi des moments merveilleux de musique, de danse, de rencontres, de découverte de la culture cubaine, dont j'ai largement rendu compte dans différents articles sur Santiago. Je passais parfois des journées entières, à partir de la fin de la matinée jusqu'à une heure tardive de la nuit, à écouter de la musique, danser et parler avec mes amis cubains ou étrangers, dans une ambiance chaleureuse d'amour partagé pour la culture populaire cubaine. Cela me donna accessoirement l'occasion de réaliser une longue série de reportages sur des orchestres et des chanteurs, tout particulièrement de son et de boléros.



Orchestre Bisset Son à la casa de las tradiciones de Tivoli

Mais cette situation présente également pour les artistes un très grave inconvénient, encore aggravé par la situation économique désastreuse de Santiago. Les très nombreux artistes professionnels de talent que génère le climat favorable de la ville, le fertile humus de sa population, et la machine bien rodée des écoles d'art de la région, ne disposent en effet absolument pas des ressources financières qui leur permettrait de vivre décemment de leur art, et ce pour quatre raisons majeures : parce qu'ils sont extrêmement nombreux (il y a par exemple près de 500 danseurs inscrits comme professionnels dans la ville, pour une population totale ne dépassant pas le million, soit peut-être la densité d'artistes de scène la plus forte au monde) ; parce que leur salaire officiel est insignifiant (un mois de salaire de danseur professionnel payé par l'Etat permet, en gros, d'acheter 10 bouteilles d'huile d'un litre chacune) ; parce que le « marché » local pour les prestations artistiques de niveau professionnel est à peu près insignifiant d'un point de vue commercial, mis à part les rares hôtels et lieux de loisir pour touristes ; enfin, parce que les amateurs et autres semi – professionnels leur font subir une forte concurrence pour l'accès au seul minuscule marché privé à peu près lucratif, celui des cours de salsa pour touristes, où beaucoup de Santiagueros cherchent à se glisser. Le résultat, c'est que l'on peut assister très fréquemment dans la ville à des scènes extrêmement pénibles, où des artistes de grand talent, après une prestation magnifique, se trouvent réduit à une situation de quasi-mendicité – parfois même pas payée de retour – auprès de touristes ignorants, condescendants et inattentifs.



Spectacle d'afro-cubain du Conjunto Folklorico de Oriente



Concert d'après-midi à la casa de la Trova

Pourquoi me suis-je senti si heureux à Santiago, surtout lors de mon premier séjour en octobre 2010 ? Il y a beaucoup de raisons à cela.

Tout d'abord, j'habitais, au cœur de la vieille ville, une petite rue bordée de maisons basses entre la place Cespedes et le quartier de Tivoli – deux hauts lieux de la culture populaire cubaine et, plus généralement, de l'histoire du pays. J'ai conté par le détail, dans d'autres articles, tout ce qui m'a enchanté dans la rue Padre Pico : la



Irène au marché près de chez moi

vie du quartier, les voisins avec lesquels on dansait de temps en temps dans la rue, les carrioles tirées par des chevaux, les défilés de cumparsas, la terrasse avec ses diner amicaux, les fêtes, la vue sur la baie, les montagnes et le quartier de Tivoli, mes hôtes Maritza et Irène, les cours de danse avec Rafael, Victor et Darita, les répétitions de Rumba de Nano sur la terrasse de ma maison, les soirées à la Casa de la musica et surtout à la Casa de la trova toutes proches...



Ma maison, rue Padre Pico



Nano en répétition, rue Padre Pico

J'ai aussi parcouru la ville en tous sens : balades commentées avec mon amie la chanteuse Yaima dans les quartiers de Chicharones ou



Messe à l'église de la Virgen de la Caridad del Cobre

Tivoli ; défilés de Carnaval sur l'avenue Garzon avec Fabien Figueres ; fêtes et concert près du port dans le quartier de Alameda ; découverte des spectacles de la maison des Caraïbes en compagnie de ma partenaire de danse Darita.

Je garde également un vif souvenir de mes excursions à l'extérieur de la ville, comme lorsque je visitais, en compagnie de mes hôtes Maritza et Rafael, l'église de la vierge de la Caridad del Cobre – également sanctuaire d'Ochun – dans le village de El Cobre, à environ 20 kilomètres dans les collines surplombant la ville. Ou encore lorsque je découvris le Castillo del Moro, un antique fort du temps de la colonisation espagnole, accompagné par mon guide et ami Alexis.

Et puis, c'est à Santiago que j'ai accompli, en octobre 2010, avec l'aide de mes professeurs Rafael, Victor et Darita un vieux rêve : réaliser une série de 100



Avec Fabien au Centre culturel José Manuel Povedo

petites vidéos commentées présentant des figures de Salsa, interprétées par moi et mes partenaires cubaines (voir références en fin d'article). J'ai aussi fait un peu de tango à Santiago, mais là, c'était moi le prof.



Tango avec Darita

Parmi les plus profondes amitiés que j'ai nouées à Santiago, j'en citerai tout particulièrement deux. Il y a d'abord, mon ami Fabien Figueres, qui était alors en séjour de longue durée dans la ville, dans le cadre d'un projet de coopération culturelle qu'il avait monté avec son association Soy Cuba Il m'emmena sur les traces de ce projet, à la maison de la culture José Maria Povedo du quartier de Nuevo Vista Alegre, au Teatro Cabildo de la rue Enramada, au Teatro Marti du Distrito José Marti. Il me fit également rencontrer de nombreux artistes de folklore afro-cubain, comme le danseur Jesus Larosa Perez et le chorégraphe Juan Teodoro Fiorentino. J'ai vécu avec lui des moments forts dont j'ai ramené plusieurs reportages et interviews.



Yaima en concert

Quant à la chanteuse Yaima, elle joua pour moi le rôle de mentor dans la découverte de la ville et de son histoire, ainsi que de la culture populaire cubaine. Elle me donna de précieux cours de musicologie, m'emmena visiter la ville, et me présenta à tous ses amis artistes de la Casa de la Trova. Son départ pour le Vénézuéla, dans le cadre d'un projet de coopération culturelle, a été pour moi une perte : j'avais eu en effet un moment l'intention de réaliser avec elle, à la fin 2011, un travail d'investigation sur les grandes familles musicales de Santiago, où la pratique artistique se transmet de génération en génération.

Voilà pour tout ce qui m'a fait aimer Santiago : une ville belle, alanguie, musicale, heureuse de m'accueillir et de m'offrir son immense talent de musicienne et de danseuse. Et c'est pour cela que j'avais été si émerveillé par mon premier séjour, à la fin de l'année 2010, et si désireux d'y retourner.



Spectacle de Tumba Francesa sur la place Cespedès

Mais si mon second séjour, en Juillet 2011, m'apporta également de grandes satisfactions – notamment celles d'assister à des fêtes magnifiques mobilisant toute la ville et de réaliser de nombreux reportages sur les artistes cubains – j'y trouvais également quelques sujets de déception qui finirent par affaiblir le fort sentiment d'affection que je portais à cette ville.



Balayeur dans les rues de Santiago

Certaines des mises en garde de mes amis Havanais concernant Santiago, que j'avais initialement cru motivées par la jalousie, se trouvèrent en effet justifiées par ma propre expérience. Disons d'abord que la situation économique de la région est désastreuse, la population se trouvant dans sa large majorité en dessus de ce que nous appelons ici le seuil de pauvreté, et confrontée à une situation de pénurie généralisée, y compris pour les biens alimentaires de première nécessité. Cette situation engendre – ou bien va de pair, je ne sais pas très bien dire où est la cause et où est l'effet – avec une relation très particulière à l'argent, considéré plutôt comme une manne devant couler des poches des quelques touristes de passage que comme le produit d'un travail effectué pour le reste de la collectivité. Les salaires officiels sont en effet tellement dérisoires par rapport au coût de la vie que beaucoup de Santiagueros ont arrêté de travailler dans leur

poste « officiel » de travail pour chercher, par tous les moyens, à se procurer des devises fortes. Ceci peut passer par un petit commerce privé – salon de coiffure, petite guinguette, vente plus ou moins légale de produits alimentaires. Mais la voie royale consiste à approcher les touristes : les postes de gardien d'hôtel ou de serveur de restaurant pour étrangers sont ainsi parmi les métiers les plus recherchés. Ceux qui n'arrivent pas à trouver un travail « officiel » dans le domaine touristique – et c'est la majorité – cherchent alors à pratiquer de « petits boulots » au noir : cela va de guide ou professeur de salsa pour touriste à prostitué(e) pur(e) et simple, en passant par tout le dégradé des relations personnelles plus ou moins sincères.



Petite guinguette au moment du Carnaval



Candi do Fabre en concert, pendant que je me faisais courser

Pour ceux qui ne parviennent à se glisser dans aucune de ces catégories, il reste la mendicité pure et simple, ou encore le vol. La petite délinquance, encore limitée, me semble progresser aujourd'hui avec une grande rapidité dans les rues de Santiago. J'en ai d'ailleurs moi-même été victime à deux reprises : une fois lors d'un concert nocturne de Candido Fabre, où je m'étais imprudemment aventuré au milieu de la foule, et où je fus pratiquement couronné comme un gibier, l'autre fois pendant le carnaval, où l'on me déroba un appareil photo.

Le résultat, c'est qu'un touriste à Santiago, surtout s'il voyage seul, se trouve confronté à deux stress permanents : le premier, c'est la sensation d'être pris constamment pour cible – par les mendiants, les vendeurs à la sauvette, les jineteras et jineteros, les (quelques) petits voleurs, les musiciens, les profs de salsa et autres guides improvisés qui



Touristes et santiagueros à las Claqueta

cherchent tous, et en permanence, à lui faire cracher quelques dollars. Une solution – mais elle est en fait illusoire – consiste à accepter la « protection » d'un cubain et d'une cubaine privilégié (souvent d'ailleurs l'ex-guide ou l'ex-prof de salsa de l'étape précédente), en nouant avec elle ou lui une relation amicale et amoureuse qui a pour conséquence qu'il ou elle ne vous quitte plus d'une semelle et éloigne quelque peu les autres importuns. Mais cette solution est en fait illusoire et même dangereuse, car elle repose sur un mélange à peu près indéchiffrable de sentiments sincères et d'intérêt. A la longue, cela vous coûte 10 ou 50 fois plus cher, avec en plus, le risque d'une déception affective à la fin.



Gamins dans la rue

A cela s'ajoute le spectacle constamment renouvelé de la misère : les petits marchands des rues aux étalages dérisoires – deux tubes de colle, un vieux jouet en plastique, quelques cacahuètes emballés dans un cornet de papier journal ; les vieux et les vieilles émaciés fouillant les poubelles ; les jeunes tentant de t'aborder pour te proposer toutes sortes de services – le plus courant étant de devenir ta « novia » ou ton « novio » pendant la durée de ton séjour ; les joueurs de musique des rues, parfois excellents, parfois très médiocres, mais tendant tous leur sébile au touriste de passage après avoir interprété *Chan Chan* ou *Guantanamera* ; les mendiants en haillons ; la peur de la police ; et j'en passe.



Le quartier d'Alameda, près du port, où je faillis être agressé



Marchand de fleurs ambulant



Scène de rue à Santiago



Transport collectif à Nuevo Vista
Alegre

Tout cela, à la longue, fatigue et fend le cœur, surtout lorsque l'on en est réduit, après un certain temps, à finir par chasser ces gens en détresse comme des mouches, alors que l'on était venu là, justement, pour les rencontrer et partager un moment de leur vie. Tout ce malheur humain, toutes ces petites vies écrasées, brisées, m'ont inspiré une série de nouvelles que vous pouvez trouver sur mon site web (voir références en fin d'article).

Après l'émerveillement des premières découvertes, le sentiment lancinant d'être pris pour une cible vivante ou pour un portefeuille à roulettes, ainsi que l'écoeurement devant tant de misère, et d'injustice, d'arbitraire policier et d'absence de liberté finissent alors par l'emporter. L'on est finalement heureux de quitter cette ville, malgré tout son charme et tous ses attraits, pour des lieux dont les habitants bénéficient d'une chance raisonnable d'être heureux, et où il est possible de nouer avec eux des relations plus paisibles et plus sincères.

Fabrice Hatem
19 janvier 2012

Références sur mon voyage à Santiago

1. Sur les artistes et les lieux de musique et de danse

- *Carnets de voyage 2010 à Cuba*

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=11&id=136&Itemid=73

- *Carnets de voyage 2011 à Cuba*

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=11&id=126&Itemid=73

2. Quelques interviews et reportage sur des danseurs cubains

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=1560&Itemid=73

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=1284&Itemid=73

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=1272&Itemid=73

3. Sur la musique cubaine

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=1246&Itemid=73

4. Quelques nouvelles inspirées par Santiago

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=11&id=132&Itemid=73

5. Les figures commentées de Salsa tournées à Santiago

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=11&id=123&Itemid=73

http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=11&id=123&Itemid=73

Galerie de photos



Défilé de la Conga du Quartier de Los Hoyos



Cortège de Babalu Aye pendant la Fête du Feu, rue Padre Pico



Enfants au centre José Manuel Poveda



Défilé de la Conga de Los Hoyos, rue Enramada



Groupe de danse amateur du Centre Culturel José Manuel Poveda



Travail collectif volontaire rue Padre Pico



Défilé de la Fête du Feu, Rue Enramada



Défilé de la Fête du Feu, rue Enramada



Défilé de la Fête du Feu, rue Enramada



Candido Fabre en concert, quartier de Alameda



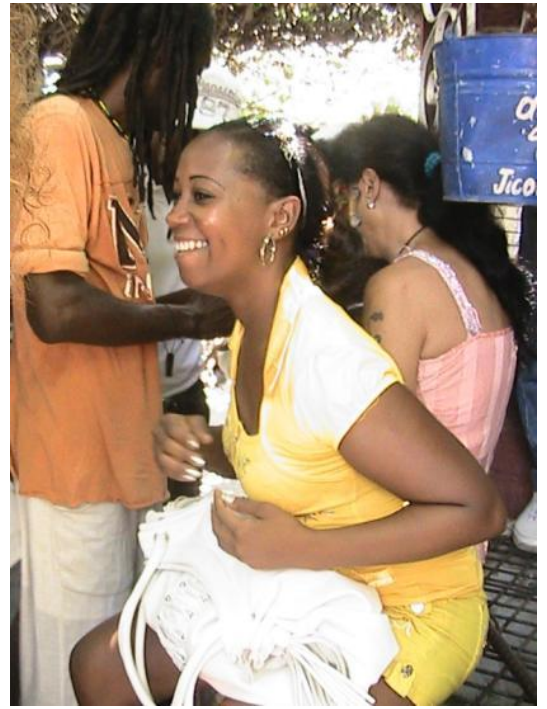
Spectacle folklorique mexicain à l'occasion de la fête du Feu



Concert de musique de Trinidad à l'occasion de la Fête du Feu



Mes hôteses Maritza et Irène avec une voisine sur la terrasse



Ma partenaire de danse Darita



Nano et son épouse (en jaune) à une fête chez Maritza



Fabien danse la Rumba à Las Claqueta



Rafael place Cespedes



Yaima à la Casa de la Trova